

Yak Rivais

Francoquin

V. Dans le Grand-Marécage



Sous la Cape

L'auteur de la saga francoquine est également celui des *Demoiselles d'A.*, livre écrit avec les phrases des autres (Belfond, 1979, prix de l'Anti-Conformisme), et de PLUSIEURS ROMANS CHEZ DIFFÉRENTS ÉDITEURS: *Hérésie de Carolus Boörst*, Belfond, 1968; *Ecchymoses, chocolats glacés!* Ivan Davy, 1986; *Milady mon amour*, Picollec, 1986 – de ROMANS DESSINÉS: *L'Effrayant Périphe du Grand-Espion*, Belfond, 1966; *Intrigues de Cour*, Deleatur, 1983 – de NOUVELLES: *Lumières noires*, l'École des Loisirs, 1991; *Les Enquêtes de Glockenspiel*, l'École des Loisirs, 2000 – d'ESSAIS: *Tu causes, tu causes*, sur le fonctionnement segmentaire de l'oral, Flammarion, 2001; *L'art H.O.P. l'Humour Noir*, Eden, 2004 – d'OUVRAGES PÉDAGOGIQUES: *Grammaire impertinente, Conjugaison impertinente, Jeux d'écriture et de langage impertinents, Fables impertinentes*, tous chez Retz. Il a également écrit plus d'une soixantaine de LIVRES POUR LA JEUNESSE, publiés par l'École des Loisirs, Nathan et d'autres éditeurs, et déclenché la vague d'ATELIERS D'ÉCRITURE dans les collèges en 1988 avec *Les sorcières sont N.R.V.* et *Contes du miroir*, parus à l'École des Loisirs.

Nombreux prix. Une école porte son nom en Bretagne. (***Voir notice Wikipédia.***)

AVENTURES DU GÉNÉRAL FRANCOQUIN
5 : DANS LE GRAND-MARÉCAGE



Cet ouvrage est paru en 1971 aux éditions Belfond
sous le titre *Le Condottiere*.

© Yak Rivais / Sous la Cape, 2011.

Yak Rivais

ans

le Grand-Marécage

(Francoquin 5)

Dessins de l'auteur

Sous la Cape

EN GUISE DE PRÉFACE

Il y eut un autre roman. J'ai perdu le manuscrit. Les aventures de Francoquin se développaient en hiver, à la chasse à l'homme-rat, personnage furtif apparu dans le *Général Francoquin* (voir volume 3 de la série) que Double-Mouche proposait de revenir débusquer. Le général, escorté de Catt-bis, Slim, Labosse et N'a-qu'un-Ceil, s'efforçait d'oublier Filasse. Il rencontrait Abigail. Parallèlement, Ralph et Jésus-Christ se trouvaient happés dans l'engrenage d'un trafic d'armes à la frontière, au sein d'une bande contre-révolutionnaire. Ralph se tirait d'affaire. Il rencontrait une jeune femme qu'il laissait sur la route. Le personnage sympathique de Jésus-Christ était assassiné par des réactionnaires. Ce manuscrit est perdu.

La suite parut chez Pierre Belfond, conformément au contrat initial, sous le titre un peu abstrait *Le Condottiere*, pour le démarquer d'*Aventures du général Francoquin*, au lieu d'user du nom du héros pour signaler la continuité. L'aventure débute au lendemain de l'argument de la pièce sabotée, *Francoquin décide* (volume 4 de la série). Le printemps revient. Francoquin part pour le Grand-Marécage.

Un critique, Claude Lejeune, parlant de ce nouveau roman, fit une remarque intelligente sur le temps du récit. Le «*général Francoquin*» : six journées du héros pour six cents pages de texte. *Le Condottiere* : deux cents pour deux jours. Même

rythme, même foisonnement. (Sur cette logique, *Francoquin décide* se déroule en quelques heures.)

J'ai changé le titre du roman pour revendiquer la continuité de la saga : *Francoquin dans le Grand-Marécage*. (On lira quelques extraits de presse en fin d'ouvrage.)

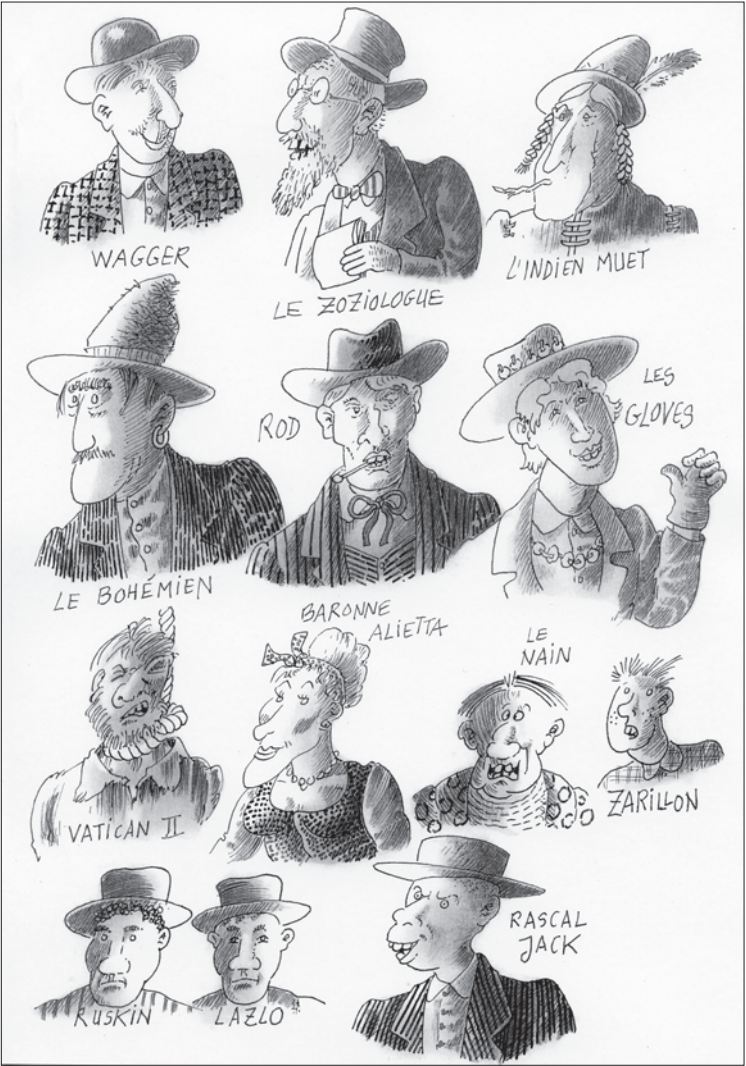
Le Grand Prix de l'Humour Noir, Hervé Bazin président, fut attribué en 1971 à mes livres du cycle Francoquin. Le jury était composé d'écrivains, à part le dessinateur Jean Gourmelin et le critique d'art Anatole Jacovsky : André Berry, Francis Chamant, Jean Follain, Jean Fougère, Jean L'Anselme, Marjan, Tristan Maya, Roger Rabiniaux, Robert Sabatier. Humour... noir ? Le seul que je connaissais avant le prix était Christian Chéry. Je l'avais rencontré dans une de mes expositions, et lui avais fait la confiance que je donnerais une œuvre aux jurés. « Alors je vote pour vous ! » s'était-il exclamé. Mais il fut le seul à ne pas voter, étant décédé entre-temps. Je reçus le prix littéraire. Le prix graphique fut attribué à Ronald Searle. Le prix du spectacle au cinéaste Leonard Kastle.

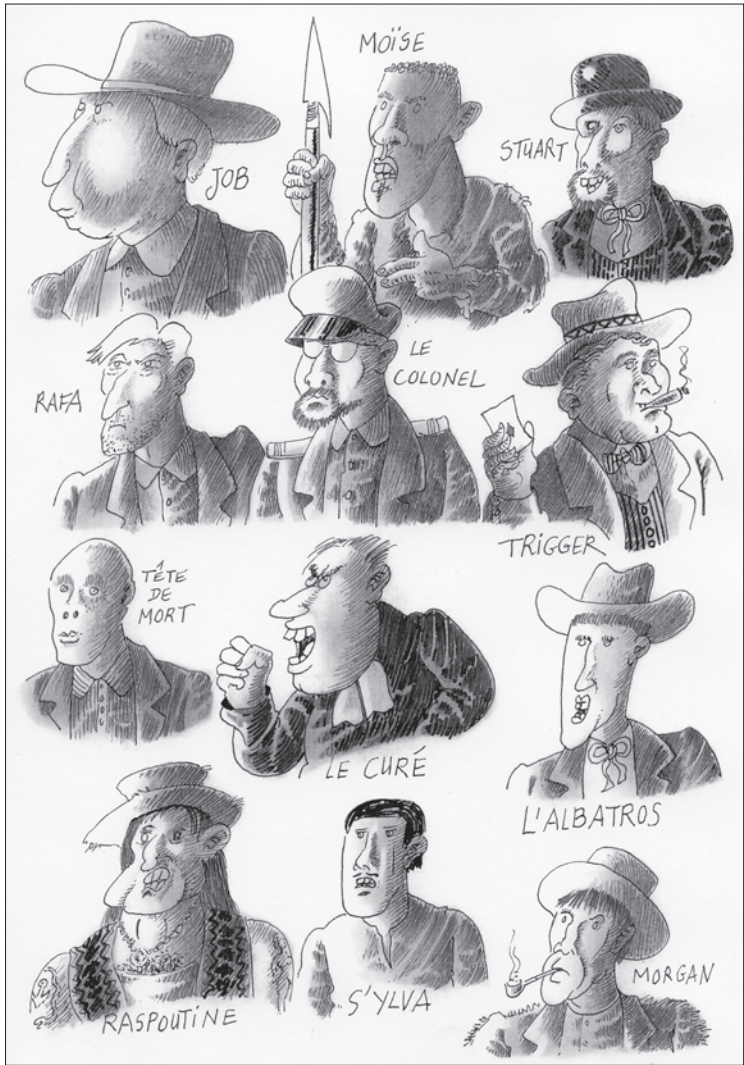
Je fus invité dans une émission de télévision le samedi soir. Je n'avais pas la télévision, je lui accordais peu d'intérêt. (J'y étais passé, brièvement.) C'est sans doute ce qui me fit commettre un acte manqué. Retrouvant à Paris deux amis, je m'attardai avec eux au restaurant. Quand nous nous décidâmes à nous rendre au studio, nous y arrivâmes en retard, l'émission était terminée.

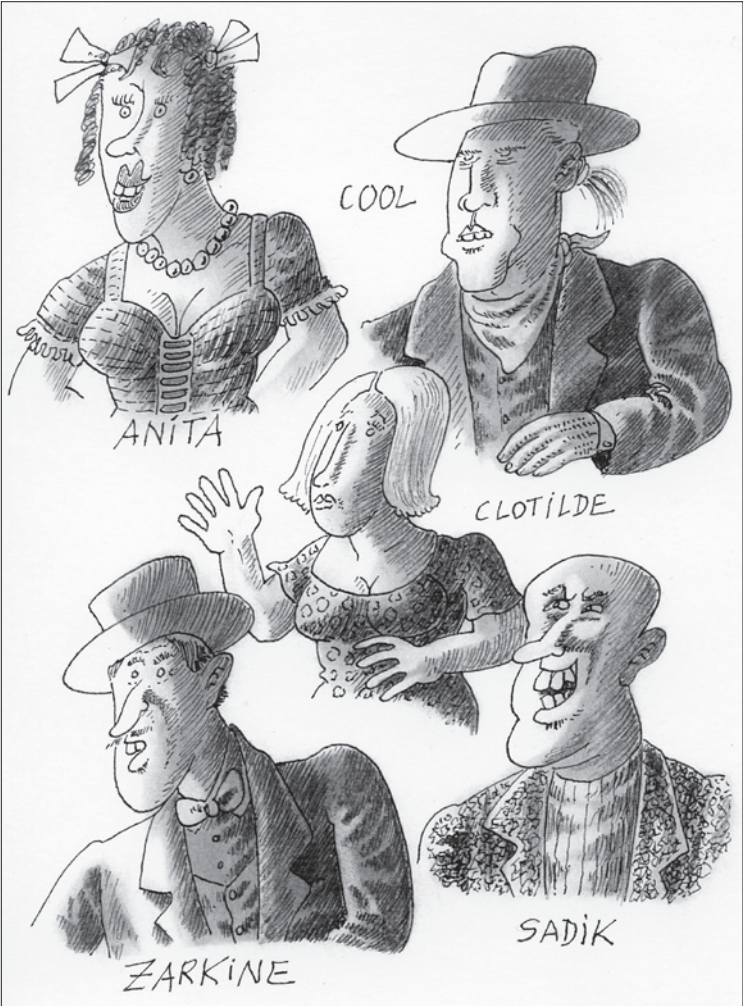
Francoquin dans le Grand-Marécage est le dernier roman de la saga. Je n'ai pas écrit la révolution francoquine comme j'en avais le projet, mais, comme le remarquait un autre critique de l'époque, il y (avait) dans *Le Condottiere* tous les ingrédients pour l'imaginer...¹

-
1. Le livre suivant, *Les demoiselles d'A.* (1979), écrit avec les phrases d'autres auteurs, se passe au lendemain d'une révolution, définie cette fois par les citations littéraires, comme s'il avait fallu la caution de l'écrit pour la faire entrer dans une réalité culturelle – ce que Jean Dubuffet soulignait plus tard dans une lettre-critique du livre qu'il m'adressait : « ... *toujours le même bouillon. Dont on voudrait à la fin changer. Ensuite ce qui frappe c'est que dans cette farandole où il n'y a pas une seule phrase qui soit de vous votre position d'auteur est cependant constamment tout à fait flagrante – presque autant, me semble-t-il, que si vous aviez vous-même tout écrit. L'opération me paraît porter à prendre conscience de l'emprise générale du conditionnement culturel et de la prison dans laquelle il enferme la pensée et la création. On se demande si on pourra jamais s'en libérer et repartir d'un autre pied* »... Eh bien, pas tout à fait : au sein des citations qui composaient le livre, j'avais insinué une phrase de « *Général Francoquin* », lien anodin en apparence avec la saga francoquine, mais clin d'œil que voici : « *Dans le fond... dit le colonel.* »









ANITA

COOL

CLOTILDE

ZARKINE

SADIK

Je dédie ce livre à tous ceux qui, un jour en prison, sont ministres quinze ans plus tard, ou fusillés.

Y. R.

Le tambour roule, le clairon sonne, dzing, dzing, boum boum et rata-tchine, pour l'un la veine, pour l'autre la guigne, pour l'un la vie, pour l'autre la mort, pour l'un l'espoir, pour l'autre le sort. Dzing dzing, boum boum et rata-tchine!

Alfred DÖBLIN

... car dans les guerres civiles les prisonniers ne sont pas convertis en butin.

TACITE

I. Le départ

Le printemps était revenu. Le Général Francoquin, trois de ses tueurs et sa maîtresse chevauchaient par les coteaux attendris.

– Où allons-nous ? dit N'a-qu'un-Œil.

Il est rêveur. Devenu père la veille, il pense à son fils.

– Dans le Grand-Marécage, répond Francoquin.

– Le Grand-Marécage ? dit Max en étrécissant les yeux. Qu'est-ce ?

– Des marais, dit Francoquin évasif. Une étendue d'eau aquatique.

*

– Ce trou infect ! dit Labosse en crachant son mégot. Je l'ai traversé une fois. Quand les sangsues ne vous têtent pas les orteils, les moustiques se paient votre gueule !

– Hin-Hin-Hin ! rit laborieusement Francoquin qui n'y est jamais allé, lui.

*

Max a une trompette à la ceinture. C'est un musicien autodidacte, et il s'en flatte, modestement rengorgé :

– Moi je suis un autodidactique.

Mais, pour lors, le musicien (sic) dévisage tour à tour

Labosse et son patron le Général, avec une certaine appréhension :

– Et ? dit-il. Qu'irons-nous faire dans cette région déshéritée ?

– Recruter, répond Francoquin.

Ils croient avoir mal entendu.

– Recruter quoi ? émet Abigail.

La maîtresse de Francoquin, depuis peu métamorphosée en boutiquière, est une belle garce bien en chair, de tempérament instinctif. Quand Francoquin la rencontra, elle venait de fendre en deux, avec une pelle, le crâne d'un ex-complice qui refusait de partager le produit d'un hold-up. Un troisième homme se balançait au-dessus d'eux par le cou, à une branche.

– Recruter quoi ? insiste Abigail.

– Des mercenaires, dit Francoquin à contrecœur. Le Grand-Marécage est un réservoir à mercenaires, ce dit-on.

– Des mercenaires ? dit Max. Pour quoi faire ?

– La guerre civile, dit Francoquin.

*

Ils sont perplexes. Abigail se vrille résolument l'index sur la tempe.

– Il est fou, elle déclare. Ça ne m'étonne pas !

Francoquin grogne. Labosse allume une cigarette, agite l'allumette pour l'éteindre :

– Autant vous avertir ! dit-il. Si le Grand-Marécage est effectivement un réservoir à mercenaires du fait de sa situation misérable, ce que vous risquez d'y draguer ne vaudra pas cher dans l'ensemble !

– J'en suis ravi ! réplique Francoquin près de ses sous.

*

Il réduit patiemment une feuille d'orme aux nervures. Labosse se porte à sa hauteur :

– Un instant! Que l'assistance de N'a-qu'un-Ceil, votre lieutenant, soit précieuse dans cette équipée, je n'en doute pas. Que Max vous accompagne comme ordonnance, je le comprends. Mais je devine mal mon rôle?

– N'êtes-vous pas à mon service?

– Oui.

– Ne fûtes-vous pas avocat, dans le passé?

LABOSSE. – Je ne le suis plus.

FRANCOQUIN. – Admettons. Je voudrais que vous lisiez pour moi des tas de bouquins afin d'en faire des comptes rendus, d'en extraire des citations courtes, etc. J'ai pensé qu'un rôle de Conseiller Politique vous conviendrait assez pour vous intéresser.

LABOSSE. – Il ne m'intéresse pas. Je suis tueur à gages. Le temps que je lirai, je perdrai la main. Je ne tiens pas à me faire descendre en cultivant les fleurs de rhétorique pour vos discours.

FRANCOQUIN, implorant. – Vous êtes le seul intellectuel de mon bord. Je vous commets à la Propagande si vous préférez? Ça vous intéresse? Les tracts! Les affiches! Les brochures! Le bourrage de crâne! Ça vous intéresse?

LABOSSE. – Hum.

FRANCOQUIN, pérorant. – Naturellement, des slogans simples, n'est-ce pas? Des truismes. Des trucs qui marchent à tous les coups. Qu'un enfant au berceau puisse gober. Vous acceptez?

LABOSSE, hochant la tête – Ça vous excite donc tant, de pratiquer ce métier de putain?

FRANCOQUIN – Quel métier de putain ?

LABOSSE – Président.

FRANCOQUIN, flatteur. – Bah ! Là comme en tout, l'essentiel consiste à être bien secondé. Hum. Un bon *braine-treuste*.

Abigail a un sourire torve :

– Las de voir l'Empereur et le Gouvernement de son pays faire des saletés réactionnaires, il a décidé... de les faire à leur place !

*

Francoquin se tait, renfrogné. Entre Abigail et lui subsiste un contentieux pesant, parce qu'il refuse obstinément de lui faire un bébé.

– Moi, observe Max qui s'apprêtait à souffler dans sa trompette, j'aime bien les anars, mais leurs obsessions m'horripilent. Qu'est-ce que vous êtes au juste, patron, politiquement ?

FRANCOQUIN. – Bof.

– Et ce n'est pas un parti majoritaire ? doute Max.

Il expulse les canards qui nichaient dans le pavillon de sa trompette : « Tara couac ! Tarata couac ! Tarata couac-couâac ! » Il s'interrompt soudain, mélancolique, et déplore la perte de sa dame en ces termes :

– Ah ! C'est moche la campagne ! En ville, au moins, il y avait Zaza ! C'est une luronne, Zaza ! Des seins comme ci (o) (o) et des fesses comme ça () (). Ah !

*

LABOSSE, à Francoquin. – Vous avez renoncé à l'intrigue ?

– Couci-couça, dit Francoquin. Quand le Chef de la Police de mon pays (entre parenthèses, Max, c'est lui qui paie ta

« dame » pour m'espionner!), quand, disais-je, ce louche individu vint me sonder, je feignis d'entrer dans son jeu. Stratégie dilatoire. Maintenant, j'intrigue contre l'intrigue, en attendant l'heure de la réponse définitive, au son du canon! BOUM!

Cette onomatopée le réjouit.

– Quelle politique pratiquerez-vous? Les grandes lignes? insiste Labosse.

– Renversement de la réaction, instauration d'une République Révolutionnaire, et coups de pied dans les miches à l'Empereur! Voilà longtemps que j'en meurs d'envie!

ABIGAIL, railleuse. – C'est pour ça qu'il te faut des troupes?

FRANCOQUIN. – Des cadres! Les troupes, ce sera le PPeuple! Il faut qu'au premier coup de fusil je dispose d'une architecture d'armée susceptible d'accueillir des troupes sans pagaïe!

Max émet une timide objection :

– L'Armée et la Police de l'Empereur aussi seront organisées, dans le camp adverse?

– La Police, j'en fais mon affaire. Et l'armée me suivra. Si j'affronte les politicards, je récupérerai les MMâsses!

– Mais les politicards? dit Max embarrassé. Les engagements passés avec eux?

Francoquin lève les yeux au ciel :

– C'est contre eux que je lève des troupes. Je ne vais quand même pas respecter des engagements passés avec des parjures!

*

– Et pour l'argent? dit N'a-qu'un-Ceil. Il va t'en falloir un paquet!

– Je spéculerai, dit Francoquin. Ici, c'était la guerre et la Révolution depuis sept ans. Bon. Pays misérable, dévalua-

tions, etc., plus un sou. Un Colonel de l'APL¹, par exemple, gagne 120 dollars par mois, alors que moi, en tant que Général d'Armée Militaire de mon pays, et grâce aux richesses familiales, j'empoche en gros 30 à 40 000 dollars dans le même temps. Sans tenir compte des aides extérieures qu'on me proposera, ou des fonds officiels qu'il sera facile de détourner! Ah-Ah-Ah!

– En somme, conclut Abigail d'un air féroce, tu as encore de la chance que tes adversaires soient réactionnaires et bourgeois, sans quoi tu ne gagnerais pas assez d'argent pour les renverser!

1. Armée de Libération Populaire. C'est l'armée révolutionnaire du pays où Francoquin est en poste.

II. Divertissement. Zaza

Il faisait doux et le soleil brillait. Longeant une verdoyante vallée en V, les cavaliers s'arrêtent à la vue d'un divertissement insolite et bruyant. Ce sont des paysans qui gesticulent au sommet du versant opposé. Ils font sauter un pauvre diable en redingote verte dans un drap. Ils l'enfourment dans un tonneau.

– Amusant! décrète Francoquin. Je réserve le même châtiement à mes adversaires!

*

Couvercle ajusté, les paysans poussent le tonneau dans la descente, à travers prés. Il rebondit de motte en motte, précipitant sa course. Il dépasse le fond de la vallée, escalade l'autre versant, ralentissant progressivement. Son passager hurle. Hilares, les cavaliers se portent à sa rencontre; mais, en face, les paysans qui les ont repérés poussent de grands cris de protestation. Ils accourent. Échappant aux cavaliers, le tonneau repart dans l'autre sens. Il dépasse le fond, remonte vers la paysannerie, mais revient avant qu'elle l'attrape. Cette fois, N'a-qu'un-Ceil et Max en prennent possession, le redressent. Les paysans, furieux, lancent des imprécations, des pierres, et même leurs fourches. Ils sont heureusement trop loin. Ils refluent à la vue de N'a-qu'un-Ceil dégainant et s'éparpillent comme des moineaux quand il leur lâche un coup de

fusil entre les jambes. Les voyageurs arrachent le couvercle du tonneau, extraient le contenu du contenant par les pieds. Le pauvre type est plus vert que sa redingote. Livré à lui-même, il s'abat en toupie, les jambes sous lui comme un poulain qui vient de naître. On le relève. On lui retrouve sa jument efflanquée qu'il enfourche par habitude (mais la tête vers la queue de l'animal). Il crie Hue! Il se cramponne à ce qu'il tient pour la crinière et reprend spectaculairement contact avec le chien-dent.

*

Le bonhomme s'appelait Wagger. Ventriloque et charlatan, il se disait représentant en appareils contre l'absurdité, mais n'en vendait guère sans dommages. C'était quand même un joyeux drille, qui savait danser des claquettes, et qui, d'ailleurs, en matière d'armement, se révéla bientôt habile au maniement de la fronde, du lance-boulettes et de la sarbacane. En trotinant sous les ombrages, il égrenait des devinettes :

– Que fait un jockey qui a envie d'uriner? (Réponse: *Hippisme*.) Comment s'appelle un mort qui remue? (Réponse: *Un défunt animé*.)

– Et? déclare Francoquin. (Il a une idée derrière l'occiput.) Que diriez-vous d'un mécène qui, passant par là, vous soumettrait impérieusement l'alternative suivante: être livré aux flics pour abus de la confiance rurale, ou engagé pour pimenter mes discours, à 45 dollars par mois?

– Nourri? s'enquiert le ventriloque. (Naturellement, c'est son ventre qui a parlé.)

*



N'a-qu'un-Ceil retient sa monture et dit soudain :

– Nous sommes suivis.

Tout le monde se retourne. Trois cavaliers débouchent dans le chemin creux.

– Ah! Zaza! s'écrie Max.

*

C'est cette garce, en effet, que deux cavaliers accompagnent. Elle est vêtue d'un chemisier vert pomme et d'un pantalon rose. Elle a les appas agressifs. Son guide, un Indien muet qui s'exprime par gestes, est habillé comme les blancs, fors une plume à son chapeau. Il fume d'infectes racines d'aster. Un arc est suspendu, outre sa carabine, à la selle de son cheval. Une espèce de vieux ténébreux ferme la marche, deux valises arrimées aux flancs de sa monture. Zaza s'approche, non sans appréhension :

– Quel haaasard! elle feint de s'étonner d'une voix vulgaire qui accentue certaines syllabes. Çaaa aaalors!

– Vous me cherchiez! attaque Francoquin. Sale espionne!

– Je me promenais! elle proteste. La naaature est belle pour tout le monde!

– Et vous allez également dans le Grand-Marécage, je présume?

– Oui! dit-elle. Vous z'aussi? Quelle coïncidence! Comme çaaa, nous ferons route ensemble!

– J'en doute! lance Francoquin d'un air sinistre en lui présentant son revolver par le mauvais bout. N'a-qu'un-Ceil! Wagger!

Ils accourent. Ils attrapent Zaza.

– Ligotez-la à un tronc d'arbre!

– Non! Pas çaaa! Non! Faisez pas çaaa! Non!

Zaza décoche des cris perçants, et se débat. Francoquin est inflexible. L'espionne est appliquée à un ormeau sur le talus malgré ses cris et Wagger la ligote. Il la caresse un tantinet et son ventre s'esbaudit. Bientôt saucissonnée, Zaza hurle.

– Patron? intercède Max en sa faveur. Pardonnez? Soyez magnanonyme?

*

Le vieux ténébreux prend des notes.

– Qu'est-ce que c'est, ce type? fait Francoquin.

Le vieux se gratte la lulette, pour cracher :

– Han Han Ach. J'ai rencontré zette dame dans la forêt. Je zuis zoziologue et je m'occupe de zoziologuerie. Han Han Ach.

– Vous chassez les piafs? demande Max.

– Non! J'enquête! Han Han Ach!

– Et dans quel but? fait Abigail.

Le zoziologue pond un discours :

– Zi je rédige un bel ezzai zur la zituazion zozio-loguiztique pozt-révoluzionnaire du Grand-Marécage, l'Univerzité me dézernera un diplôme! Auzzi m'appliquerai-je à ne choquer perzonne, ze qui, en tant que zentrizte fanatique, me zera très fazile à faire, car je zuis dépourvu d'opinions! J'ai horreur des zoluzioni claires! Je suis un humanizte indifférent, un idéalizte après boire, un réformizte immobilizte, un homme de progrès zans chaleur! Je ne zuis pas hoztile à la nouveauté – par prudenze – mais je ne zuis pas opiniâtre; et zi les marxiztes me récusent, au demeurant je fais ze que je peux! Han Han Ach Han Hi-Han!

Éclats de rire. On se dispose à repartir, et le vieux trépigne. Les cris de Zaza sur le talus couvrent sa voix.

– C'est ça! Chantez cocotte! approuve Francoquin.
– Politicien! clame la lorette. Soudaaard véreux! Saaale
Généraaal!

Il lui adresse une révérence. Le groupe s'éloigne avec son cheval.

III. Le moulin à vent. Le duel

Au sortir d'un bosquet peuplé de mésanges, les voyageurs (grossis du guide indien engagé POUR sa mutité) arrivent en vue d'un blanc moulin à vent sur un riant coteau.

– Et dire, fait Francoquin, qu'il y a eu des hurluberlus pour prendre ça d'assaut autrefois!

Ça l'amuse. Le zoziologue va ergoter, quand des coups de feu éclatent plus loin, dans le bosquet. Curieux, l'Indien escalade l'aile verticale du moulin, comme un singe, et Wagger le rejoint. Ils font de grands gestes, juchés au sommet de l'aile la plus haute, et Wagger annonce ce qu'il voit :

– Une bagarre! Quatre contre deux! C'est passionnant! Montez vite!

*

On se demande si c'est solide.

– Bon, grommelle Francoquin qui se dévoue. Max! Tu grimpes le premier! Laisse-nous ta trompette!

– Hein? dit Max.

Il réalise une belle ascension. L'aile tient bien. On l'emprunte. Une grappe humaine se trouve bientôt agrippée aux barreaux supérieurs de l'échelle improvisée et le ventre de Wagger propose humoristiquement des esquimaux à l'entraîne. Là-bas, au-delà des bois, le long de la rivière jalonnée de baraques de bûcherons, des hommes se prennent pour cibles. Les

balles miaulent. Les quatre assaillants se séparent. L'un court à droite le long de l'eau, deux s'élancent à gauche sous bois, le quatrième contourne une bicoque. Leurs deux adversaires se sont également réparti la besogne. Le premier s'est jeté derrière un faisceau de rondins, et réfugié dans un lavoir. Les autres surgissent des bois en tiraillant, et son allié alors leur lance quelque chose (un couteau?): l'un des deux agresseurs s'abat, se tord dans l'herbe. Son compagnon a pivoté pour faire face, mais le lanceur de couteau ouvre le feu sur lui en plongeant à l'abri d'un arbre! Bang! Bang! Bang! L'homme s'écroule, et le moulin applaudit. Celui qui se cachait dans le lavoir apparaît soudain sur le toit, et mitraille aussitôt les deux types qui se faufilaient dans sa direction entre les baraques. Bang! Bang! Les deux types dégringolent, l'un d'eux glisse lentement le long d'une planche jusqu'au sol, et les vainqueurs se congratulent. Le moulin leur fait un triomphe tandis qu'ils fouillent les cadavres. Le lanceur de couteau récupère son arme et l'essuie au veston de sa victime. Alors N'a-qu'un-Ceil tire un coup de feu en l'air pour attirer l'attention des vainqueurs. Il appelle :

– Rod! Hé! Rod!

Les deux hommes ont repéré l'essaim sur son drôle de perchoir. À cheval, ils gravissent tranquillement la pente entre les cerisiers en fleur.

– Tu les connais? demande Francoquin.

– Un, oui, qu'il faut que tu engages, dit N'a-qu'un-Ceil. Il s'appelle Rod. Il était médecin marron autrefois.

– Il l'est toujours! s'esclaffe Wagger. Il a fait la Révolution dans l'Apelle (l'APL). C'est un chaud lapin. Il était commandant, je crois. Dans la deuxième armée. Il a été remercié après la victoire, pour une histoire avec des bonnes femmes. Ah-Ah-Ah! Si vous l'engagez, vous ferez bien de tenir la vôtre en tutelle.

– La mienne? dit Francoquin qui n’y est pas du tout. Quelle mienne?

– Héééééé!

Il n’a que le temps de se cramponner aux barreaux de l’aile, car, sous l’impulsion de Wagger qui gesticule, les grands bras du moulin se sont mis à tourner...

– J’ai trouvé le moyen de redescendre plus vite! crie Wagger. Ha-Ha-Ha!

*

Au terme d’un arc de cercle spectaculaire et bruyant, tout le monde se retrouve les quatre fers en l’air dans l’herbe. Il n’y a pas de mal, quelques contusions (et, par répercussion, deux yeux pochés – ceux de Wagger). Les deux cavaliers se présentent. Plutôt grand, très séduisant en dépit (ou par la vertu) d’un faciès de boxeur, cheveux poivre et sel, le médecin porte un costume sombre à rayures et des bottes rouges. Il grignote une allumette. Son camarade (le lanceur de couteau) est un Bohémien taciturne avec des anneaux dans les oreilles, un chapeau de paille, et un costume de velours fauve.

– Salut N’a-qu’un-Ceil! s’écrie Rod. Que deviens-tu, vieille canaille! Salut Wagger!

– Nous t’avons vu exécuter quatre types! dit Wagger en se relevant.

– Ils étaient cinq, vous avez pris le spectacle en cours, dit le médecin.

Et alors, il avise Abigail et s’enflamme:

– Nom d’un têtard! Qu’elle est mignonne!

Il lui tape la fesse et reçoit un soufflet magistral en retour. Il se frotte la joue en se demandant s’il vieillit, lorsqu’un sexagénaire hystérique surgit sur une mule au galop. Fou de rage, il bégaie:

- Mm mmmmon mmmoulin! Ffi ff ffichez le cc c camp!
- Mets-le par terre, on va le trier! suggère Wagger, et tout le monde pouffe.

Le meunier barytone. Il lâche un coup de fusil en l'air au-dessus des têtes, et les plombs raclent furieusement le crépi usé du moulin. Prudemment, les cavaliers prennent la poudre d'escampette.

IV. Zaza libérée

En chevauchant, N'a-qu'un-Ceil et Francoquin encadraient Rod. Abigail allait devant.

- Nous t'engageons, dit N'a-qu'un-Ceil.
- À quoi? dit le médecin soupçonneux.
- À nous suivre. Tu connais le Général dom Franquin?
- J'ai entendu parler de «ça», oui. C'est lui qui «m'engage»?
- J'ai besoin de Commandants, dit Francoquin.
- Pour quoi en faire? dit le médecin, la croupe d'Abigail en point de mire.
- Des colonels ou des Généraux s'ils ne convoitent pas trop ma petite amie, répond Francoquin.

*

- Hum, dit Rod. Combien me paierez-vous?
- 120 dollars par mois pour débiter, dit Francoquin. C'est ce que perçoit un Colonel de l'APL, vous devez le savoir. J'en offre 60 à votre second.

Rod retient son cheval, amusé:

- Les gars que nous avons abattus étaient payés pour ne pas nous manquer, dit-il. Il leur RESTAIT 240 dollars en poche. Alors...
- Alors tu es riche! dit N'a-qu'un-Ceil...
- Aujourd'hui, oui, corrige Rod. Mais demain?

– « Demain », c'est moi ! assène sérieusement Francoquin.

*

– Expliquez-vous ?

– Dites oui d'abord !

– Minute ! Vous en recrutez beaucoup, des « Commandants » ?

– Quelques-uns. Et même si Wagger et l'Indien ne le deviennent jamais, je n'en suis pas moins d'ores et déjà enchanté de mes acquisitions, dans l'ensemble.

Rod affiche un sourire entendu :

– Autant vous avertir, j'étais de la seconde armée pendant la Révolution.

– Avec Double-Mouche ?

– Oui. Vous avez toujours besoin de mes services ?

Francoquin est affirmatif.

– Vous m'avez l'air, rit le médecin en repartant, de mijoter quelque grandiose farce dont il faudra me dire deux mots. OK ?

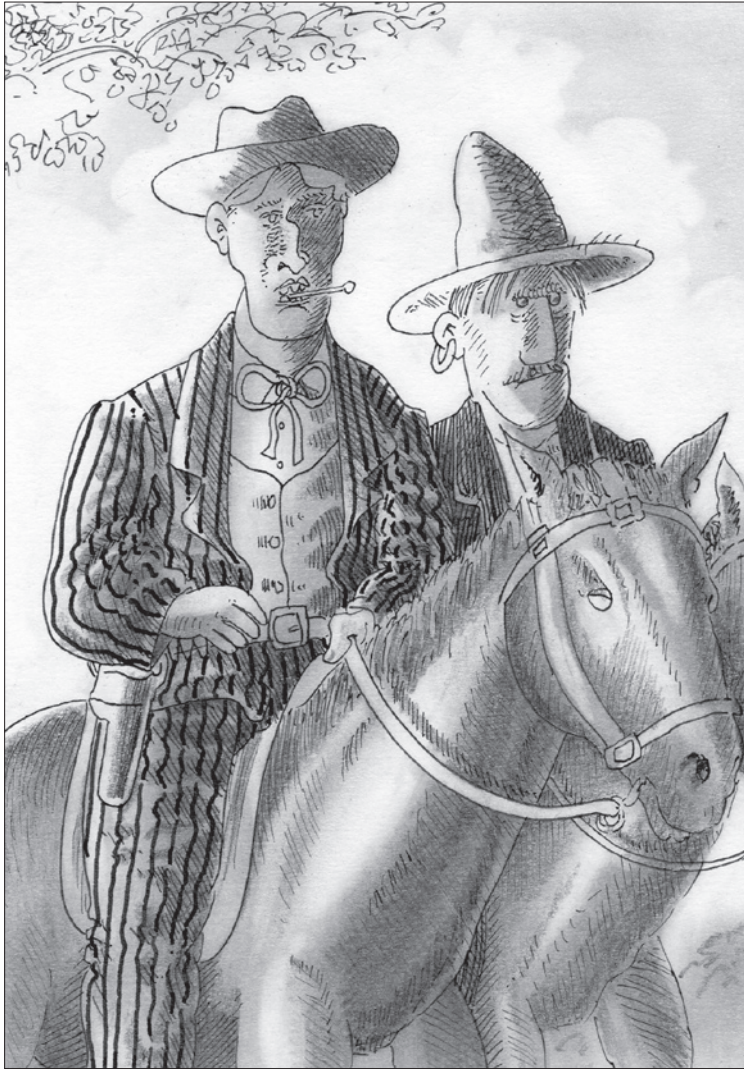
*

Cependant, demeurée seule sur son talus, Zaza n'était pas rassurée. Un cavalier vêtu de blanc (même les gants) venait d'apparaître, avec des médailles religieuses en fer-blanc suspendues à sa cartouchière et un collier de pièces trouées sur la poitrine. Il souriait, couinait à la vue de la fille ligotée, s'arrêtait au pied du talus :

– Alors poulette ? il fait. On badaude ?

– Heu, fait Zaza avec un sourire contraint.

Le type rajuste ses gants blancs déjà étroitement serrés. Une manie. Son sourire dévoile ses crocs.



– Et? dit l'homme sans descendre de cheval, en étrécissant les yeux d'une manière inquiétante. Comment vous trouvâtes-vous placée dans cette posture, poulette?

– Heu. Je rencontrais des aamis, dit Zaza.

– Qui? dit l'autre.

Il repousse son chapeau. Il est blond, ses cheveux séparés par une raie au milieu.

– Vous feriez mieux de me détaacher! dit Zaza.

– Savoir si ça en vaut la peine! dit l'autre avec un clin d'œil.

– J'ai mes règles! l'avertit Zaza aussi sec.

L'autre pique sa bête pour s'en aller.

– Aaattendez! crie Zaza. Libérez-moi! Un peu d'humaaanité ne fait de tort à personne!

– Ça dépend, dit l'autre.

– Qui êtes-vous? elle minaude. Moi je m'aappelle Zaaazaaa.

L'autre couine, l'air cruel:

– Je m'appelle « Les Gloves ». Foster B. Les Gloves. À cause de mes gants, le surnom.

Il recouine. Zaza sourit:

– Àaa cause que les mains sont moins propres, les gants blancs?

Les Gloves éclate d'un affreux rire tridulé:

– Poulette, il déclare, tu as le sens de l'humour. Hi-Hi-Hi! (Il fait tourner son revolver autour de son index:) Mais ce serait dommage de l'exercer encore une fois à mes dépens.

Il s'en va. Zaza crie:

– Libérez-moi! Ne me laissez pas seule! Je... Si vous me libérez je vous engage!

L'autre s'arrête si net que ses médailles tintinnabulent à son ceinturon:

– Vous m'engagez? Comment ça? Conte-moi vos déboires par le menu.

– Eh bien. Je suivais des aaamis pour le compte d'un aaami commun, et...

– Les premiers n'aimaient pas les curieux? devine Les Gloves.

Il éclate de rire bruyamment, rajustant ses gants blancs tendus à craquer. Il sourit, lèvres ouvertes sur ses dents de loup :

– Qui c'est, vos « amis »? il s'enquiert. Ceux que vous suiviez, poulette?

– Un Généraaal.

– Intéressant. Et celui qui vous charge de les suivre?

– Flic-Fraaac...

– Le Chef de la Police du pays voisin? De mieux en mieux! s'exclame Les Gloves. Dans le pays voisin, on m'a mis à prix 600 dollars!

– Vous vaaalez cher, observe Zaza flatteuse.

– Et je trouve piquant d'être « engagé » par vous! dit Les Gloves. Car, si je comprends bien, vous m'engageriez pour le compte du Chef de la Police du pays voisin?

– Heu, oui, dit Zaza. Il m'a donné licence d'engaaager quelqu'un pour m'aider.

– Et l'autre? demande Les Gloves. Le Général? Il a de l'argent aussi?

– Il n'est pas indigent, répond Zaza.

Les Gloves a l'air de réfléchir. Et soudain il descend de cheval, escalade le talus en sortant son couteau pour délivrer la belle captive :

– C'est intéressant, il décide. Mais il va falloir me renseigner précisément.

V. L'arbre aux pendus

Le décor s'était aplati. C'étaient des chemins bordés de frênes et de saules, et, de part et d'autre, proches ou lointains, des étangs et des mares au soleil couchant. Des voiles de brume s'en élevaient, qui sentaient bon les feuilles pourries. Labosse, N'a-qu'un-Ceil, Rod et le Bohémien (pourtant capable de demeurer des journées durant sans parler) discutaient :

– Pourquoi la Révolution n'est-elle pas revenue dans le Grand-Marécage après son triomphe militaire? demande Labosse.

– Trop de problèmes prioritaires à régler, répond le médecin. Elle y envoie des inspecteurs, à cause des exploitations douteuses. Mais dites-moi? Votre Général? Ce n'est pas l'idéologie qui l'étouffe, 'pas? Pourquoi ne se contente-t-il pas d'intriguer comme les politicards de son pays?

– Parce qu'il n'est pas de leur bord, dit N'a-qu'un-Ceil. Il a loyalement coopéré avec les révolutionnaires d'ici, et en est estimé. Ils feignent d'ignorer qu'il recrute en ce moment chez eux. Mais il pourrait intriguer si besoin était! Il est même assez doué pour ça!

– Pourquoi lui pas faire? lance le Bohémien agressif.

– Par orgueil, répond Labosse. Il veut le pouvoir pour œuvrer.

Hochant la tête, Rod se retourne. Le Général et sa maîtresse vont en arrière-garde, botte à botte. Elle essaie de l'influencer :

– Éclipsons-nous dans les fourrés, sans diaphragme? Pourquoi ne veux-tu pas me faire d'enfant?

– Mais réfléchis! Je suis marié! Socialement parlant, je ne peux p...

– Je me moque de ta société!

– Mais moi pas! Donc tais-toi!

– Pourquoi « donc », monsieur, s'il-vous-plaît?

– Parce que c'est moi le chef, il répond.

Elle s'en tient les côtes à deux mains. Elle se fâche :

– Puisque vous le prenez sur ce ton, monsieur, plus question de me palper! Pas d'enfant, pas de copulation!

– Quel rapport? il sourit, indulgent. (C'est con les bonnes femmes!)

– S'il n'y en a pas, monsieur, copulons!

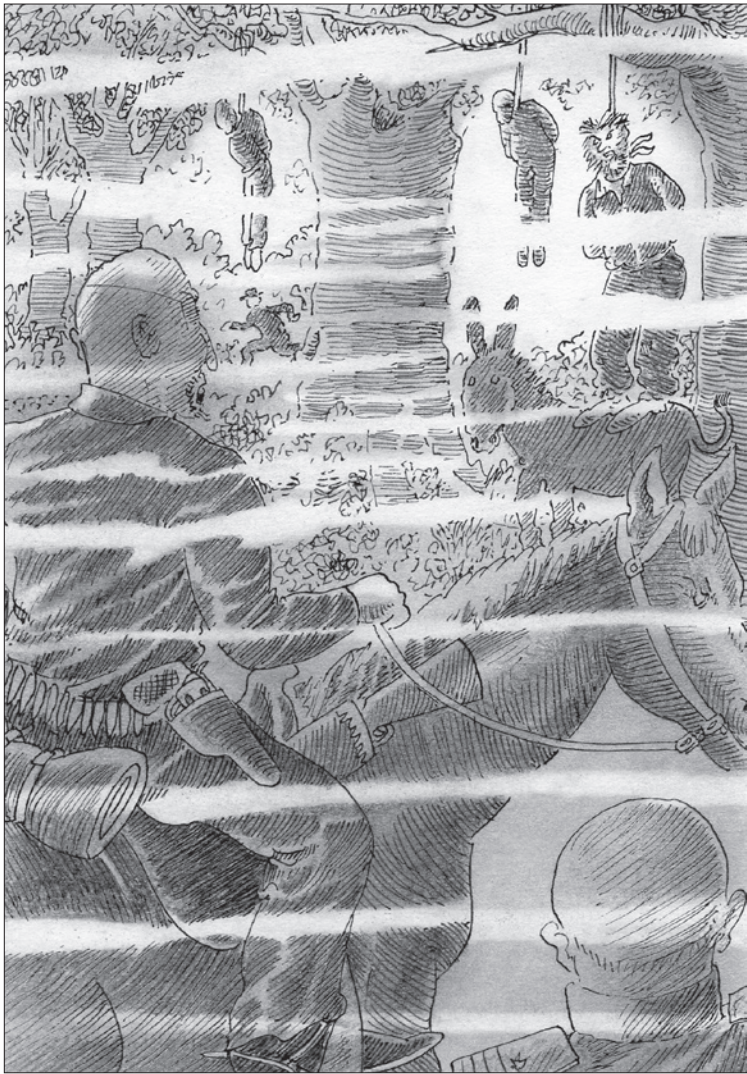
– À blanc, oui!

– Dans ce cas, plus de copulations! Je vais me suspendre un écriteau « DÉFENSE D'ENTRER » sur l'hypogastre!

– Il fera beau temps si je le respecte! Je suis contre la propriété privée! (C'est con les bonnes femmes!)

*

Le soleil s'éteignait lentement derrière les grands bois sur les mares. Émergeant d'une nappe de brouillard, les cavaliers un peu égarés découvrent des paysans occupés à pendre des types sur une butte. Deux loques picaresques se balancent déjà au gibet de (mauvaise) fortune, et les paysans font grimper le troisième sur une mule. Les voyageurs s'approchent curieusement, mais les paysans se dispersent à leur vue, font place nette. Ceux



qui les mettent si involontairement en fuite n'ont pas même le temps de les appeler...

– Ils sont fous? suppose Francoquin.

– Ou dans leur tort, suspecte N'a-qu'un-Ceil en dégainant son revolver.

– C'est peut-être plus simple, dit le médecin. Il y a un an, c'était la guerre et le marasme, et l'apparition de cavaliers ne laissait rien présager de bon.

– Mais la Révoluzion est terminée, Han Han! dit le zoziologue.

– Qui vous dit que tout le monde le sait? rétorque le médecin par boutade.

Il se tourne vers N'a-qu'un-Ceil :

– Sans compter que, vêtu de noir, chauve et barbu comme tu es, avec ce cache de cuir sur l'œil, tu ressembles comme un jumeau à un des Généraux de notre Révolution!

– Je le connais, sourit N'a-qu'un-Ceil. Nous n'avons pas le cache sur le même œil.

*

Ils s'approchent des pendus. Les paysans ont bien disparu. Rod identifie le malandrin juché debout sur la mule :

– Vatican II! Comme on se retrouve!

Le presque pendu, un type sale et barbu, au regard aussi franc qu'une faucille, émet un ricanement gras pour réponse, et crache par terre.

– Économise ta salive! lui conseille Wagger. Tu en auras besoin pour faire glisser le nœud coulant!

Il s'esclaffe. L'affreux hirsute expectore derechef et grogne :

– Pressons! Si j'dois êtr' pendu, qu'on abrège!

Francoquin consulte N'a-qu'un-Ceil :

– On le dépendouille et je l’engage?

– Vous divaguez! s’écrie le médecin. Un voleur vulgaire! Assassin à la petite semaine! Obsédé sexuel! Délateur! Faus-saire! Tireur dans le dos! Catholique!

– Ah! n’en jette plus! s’écrie Labosse indisposé.

– Tu ne vas pas acheter «ça»? dit Abigail passablement navrée par le curriculum vitae de l’individu.

FRANCOQUIN. – L’acheter, non! Mais dans sa situation, je peux l’avoir pour rien!

ROD, avec véhémence. – C’est encore trop cher!

FRANCOQUIN. – Il faut de tout pour faire un monde mal foutu!

LABOSSE, franchement sectaire. – Un monde mal foutu peut-être! Mais pas une armée!

On discute. Les partis s’échauffent.

– Mais marde et mirde! crie Francoquin. On peut l’avoir POUR RIEN! Vous ne réalisez pas! POUR RIEN! Je n’ai pas trop d’argent, moi, marde et mirde!

– L’avaricieux! Fi! Qu’il est laid!

– Engagez ça et c’est moi qui pars! menace Rod.

– Moi comme toubib! crie le Bohémien.

FRANCOQUIN. – Mais...

Un taon malencontreux soudain fourré dans un naseau de la mule porteuse règle le différend. La mule rue. L’objet de la querelle, éjecté en arrière, retombe et soubresaute, les vertèbres cervicales disjointes. C’est fini. Vatican II a vécu. Silencieux, les voyageurs le regardent. L’Indien ôte son chapeau à plume et fait un signe de croix à l’envers. Le Bohémien allonge deux doigts écartés en forme de cornes pour conjurer le mauvais sort et Max, inspiré, sonne «l’Hymne au Patron» à la trompette: «Tara couac! Tarata couac! Tarata couac-couâac»!

– Z'est quand même dommage, Han Han, dit le zoziologue en désignant le défunt qui se balance. Avec tant de crimes et de malpropretés zur la conszienze, il aurait pu écrire un beztzeller! Han Han Ach Han Hi-Han!